

LES AMIS  
DU COMTE HERVÉ DE GRANDSAILLES

LE COMTE DE GRANDSAILLES était demeuré un long moment assis, la tête appuyée sur la main, en proie à une obsédante rêverie. Il leva les yeux et laissa son regard errer sur la plaine de Creux de Libreux. Rien à ses yeux ne comptait davantage que cette plaine. Un sentiment de beauté émanait de ce paysage, une impression de prospérité se dégageait de ces champs. Et ce que ces champs possédaient de plus exceptionnel était leur terre, ce que cette terre avait de plus précieux était son humidité, et ce que cette humidité produisait de plus rare était une certaine sorte de boue... Son notaire et ami le plus dévoué, M<sup>e</sup> Pierre Girardin, qui avait un faible pour le langage littéraire, se plaisait à dire de Grandsailles : « Le comte est la vivante incarnation de l'un de ces rares phénomènes du sol à échapper encore à l'habileté et aux ressources de l'agronomie – un sol pétri de terre et d'un sang jailli d'on ne sait quelle source inconnue, une argile magique dont est façonné l'esprit de notre terre natale. »

Lorsqu'il emmenait quelque nouveau visiteur faire le tour du propriétaire, le comte, en descendant vers les écluses, ne manquait jamais de se baisser pour ramasser une motte de terre et, tout en la pétrissant de ses longs doigts d'aristocrate, déclarait, pour la centième fois, mais sur le ton de l'improvisation la plus soudaine :

« Voyez-vous, mon cher ami, c'est sans aucun doute la ductilité, quelque peu grossière, de notre sol qui explique le miracle de cette région ; car non seulement notre vin est unique, mais encore, et surtout, possédons-nous la truffe, mystère et trésor de cette terre à la surface de laquelle glissent les plus gros escargots de France, rivalisant avec cette autre créature étrange, l'écrevisse ! Et tout cela encadré par la végétation la plus noble et la plus généreuse : le chêne-liège, éternel écorché pour nous servir. »

Et, d'une basse branche, il arrachait au passage une poignée de feuilles de chêne-liège, les froissait étroitement, les broyait au creux de sa main, goûtant contre sa peau fine la sensation d'épineuse résistance qu'offrait leur contact, sensation qui suffisait à elle seule à l'isoler du reste du monde. Car, de tous les continents du globe, Grandsailles n'avait d'estime que pour l'Europe ; de l'Europe entière, il n'aimait que la France, de la France, il n'adorait que le Vaucluse, et dans ce Vaucluse, le coin élu des dieux était précisément celui où s'élevait le château de Lamotte, où il était né.

La pièce la mieux située de ce château de Lamotte était sa chambre ; de là, en se plaçant à un endroit précis, la vue était unique. Cet endroit était exactement délimité par quatre grands

losanges, placés en rectangle dans le sol dallé de blanc et de noir, aux quatre angles desquels reposaient, selon une parfaite géométrie, les quatre griffes légèrement contractées d'un léger bureau Louis XVI, portant la signature de l'ébéniste Jacob. C'était à ce bureau qu'était assis le comte de Grandsailles, regardant à travers le grand balcon Régence la plaine de Creux de Libreux, illuminée par le soleil à son déclin.

Rien, mieux que l'inlassable spectacle qu'offrait à sa vue l'aspect changeant de cette plaine fertile, ne pouvait exalter avec autant de lyrisme la ferveur des sentiments patriotiques de Grandsailles. Une chose, cependant, détruisait à ses yeux la pérenne harmonie de ce paysage : sur une étendue d'environ trois cents mètres carrés, les arbres avaient été coupés, faisant apparaître une calvitie terreuse et pelée qui brisait désagréablement la ligne fluante et mélodieuse d'une vaste forêt de sombres chênes-lièges. Jusqu'à l'époque de la mort du père de Grandsailles, cette forêt était demeurée intacte, apportant au large panorama un premier plan homogène, formé de la sombre, ondulante et horizontale ligne de chênes, mettant en valeur les lointains lumineux de la vallée, également horizontale et doucement modulée.

Mais, après la mort du vieux comte, la propriété, grevée d'hypothèques et de lourdes dettes, avait dû être divisée en trois parts. Deux d'entre elles tombèrent dans les mains d'un gros propriétaire terrien d'origine bretonne, Rochefort, qui devint aussitôt l'un des adversaires politiques les plus acharnés du comte. L'une des premières choses que fit Rochefort en prenant

possession de son nouveau domaine fut de couper les trois cents mètres carrés de chênes-lièges qui lui revenaient et qui, se trouvant désormais séparés de l'ensemble de la grande forêt, avaient perdu toute valeur productive. Il les avait remplacés par une plantation de vignes, qui poussaient chichement sur ce sol épuisé et pierreux à l'excès. Non seulement ces trois cents mètres carrés de chênes-lièges arrachés au cœur de la forêt de la famille des Grandsailles portaient-ils témoignage du démembrement du domaine, mais encore cette trouée avait-elle placé en pleine vue le moulin des Sources, désormais habité par Rochefort – un endroit douloureusement regretté, car il commandait l'irrigation, et la fertilité, de la plus grande partie des terres cultivées de Grandsailles. Le moulin des Sources avait été auparavant complètement caché par la forêt, et seules visibles de la chambre du comte en étaient alors les girouettes émergeant au-dessus de deux chênes trapus.

Outre son extrême attachement à la terre, l'une des plus exigeantes passions qui animaient Grandsailles était assurément son sens de la beauté. Il se savait doué de peu d'imagination, mais avait pleinement conscience de son bon goût, et le fait était que la mutilation de sa forêt blessait profondément son sens esthétique. Depuis sa dernière défaite électorale, cinq ans auparavant, le comte de Grandsailles, avec cette intransigeance qui caractérisait toutes ses décisions, avait délaissé la politique, dans l'attente du moment où les événements prendraient un tour critique. Cela n'impliquait aucun dégoût de la politique. Le

comte, comme tout bon Français, était un politicien-né. Il se plaisait à répéter la formule de Clausewitz : « La guerre n'est que la poursuite d'une politique par d'autres moyens. » Il était sûr que l'on allait tout droit à une guerre inévitable avec l'Allemagne, et que son imminence était mathématiquement démontrable. Grandsailles attendait ce moment pour se jeter à nouveau dans la mêlée politique, souhaitant sincèrement que cela pût se produire le plus rapidement possible, car il sentait la faiblesse et la corruption s'emparer de son pays chaque jour davantage. Quel intérêt pouvaient bien avoir à ses yeux, désormais, les incidents anecdotiques de la politique locale ?

Et, tout en attendant impatiemment qu'éclatât la guerre, le comte de Grandsailles songeait à donner un grand bal...

Non, ce n'était pas uniquement la proximité de son ennemi politique qui l'irritait à la vue du moulin des Sources. Tout au long de ces cinq années, durant lesquelles l'héroïque et inébranlable dévotion de M<sup>e</sup> Girardin avait réussi à stabiliser sa fortune et à organiser la productivité de ses terres, les dernières blessures que le démembrement de son domaine avait infligées à son orgueil semblaient s'être lentement et définitivement cicatrisées. Il convient d'ajouter que, si Grandsailles s'était montré relativement indifférent à l'amoindrissement de son patrimoine, il n'avait jamais renoncé à l'espoir de racheter les terres qu'on lui avait arrachées, et cette idée, obscurément bercée parmi de lointains plans d'avenir, l'aidait provisoirement à se sentir plus détaché encore de ses propriétés ancestrales.